

Zeitschrift: L'Émilie : magazine socio-culturelles
Herausgeber: Association Femmes en Suisse et le Mouvement féministe
Band: [94] (2006)
Heft: 1503

Artikel: Karma royal : l'Inde des Maharanis
Autor: Dussault, Andrée-Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-283013>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 02.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Karma royal

L'Inde des Maharanis

ANDRÉE-MARIE DUSSAULT

Depuis les années soixante-dix, officiellement, la royauté indienne n'est plus. Mais après des siècles de règne, comment l'héritage d'une telle institution pourrait-il soudainement disparaître en quelques décennies ? Dans la psyché collective, l'Inde des princes continue à vivre et à nourrir les fantasmes, tant des autochtones que des visiteurs étrangers. Dans la réalité, si elles ne dirigent plus, les familles royales qui ont su gérer au mieux la transition vers une Inde libérée du joug britannique où les princes ont progressivement perdu tous leurs pouvoirs et leurs privilèges, s'en sortent honorablement. Plusieurs d'entre elles ont transformé leur palais en hôtel cinq étoiles, nombreux sont les ex-princes et princesses qui se sont recyclé-e-s dans la politique, souvent avec succès, et ceux qui possédaient une fortune, des propriétés et/ou des biens, sont parvenus à maintenir un train de vie, si ce n'est princier, à tout le moins, loin au-dessus de celui de l'Indienne lambda. Mais plus question de vivre sur une fraction colossale de l'impôt collectif.

L'Inde est notoirement connue pour son engouement pour le kitch ; camions peintsurlurés, guirlandes de fleurs en plastique et lumières clignotantes ornant les

statuts des déités, habits aux couleurs criardes, bijoux clinquants de pacotilles... Mais qu'on ne s'y trompe pas, à l'autre bout de l'échelle du goût, le pays de Gandhi est difficile à surpasser en matière de beauté, d'élégance, de richesse et de luxe. Feue l'Inde des Maharajahs en témoigne. Mais, comme chacune le sait, la fortune matérielle, si elle est la bienvenue, ne nourrit pas l'âme et à elle seule, ne fait pas le bonheur. Si le sujet n'avait été si tabou, plusieurs Maharanis auraient pu en témoigner, si bien sûr, l'opportunité de s'exprimer sur leur sort leur avait été offerte. Quatre mots-clefs autour desquels a gravité le destin des dernières générations de reines indiennes avant l'abolition du régime princier en 1971.

Le mariage

Si dans l'Inde « ordinaire », le mariage indien n'a rien à envier aux Grecs, aux Italiens ou aux Juifs en termes de stimuli sensoriels, qu'est-ce que cela devait être dans l'Inde princière ? Le faste, le faste et le faste : des villes entièrement redécorées, des tirs de canons, des feux d'artifice, des pluies de billets de roupies, du sucre distribué aux habitants, des prisonniers libérés, des saris brodés d'or, de perles et de pierres précieuses, des combats d'éléphants ostensiblement décorés, des chasses au guépard... Si le mariage arrangé indien du commun des mortels concerne non pas deux individus, mais deux clans, les unions princières, elles, étaient l'affaire de deux Etats. Autant dire que les sentiments des principaux intéressés étaient secondaires. Le but premier du mariage consistait à produire un fils, afin d'assurer la lignée et la transmission du pouvoir. Une femme incapable de donner naissance à un garçon était rapidement disqualifiée au profit d'une seconde épouse. La reine idéale était jeune, parfois aussi jeune que 4 ou 5 ans et en aucun cas plus âgée qu'une adolescente, fertile et de préférence, pâle. Par ailleurs, ce qui était bon pour la femme du peuple valait tout autant pour celles des classes dirigeantes : « Il n'y a pas d'autre dieu sur cette terre pour une femme que son mari » décrète sans ambiguïté le Padmapurana, un texte hindou datant de 750 av. J-C, de sorte que même reine, une femme était totalement soumise à son dieu de mari, fut-il le dernier des imbéciles.

La richesse

Une princesse ou une reine pouvait disposer de tous les objets de luxe imaginables; ses fantasmes les plus extravagants comme ses moindres caprices pouvaient être satisfaits. En revanche, la

liberté et l'intimité demeuraient des vœux pieux et malgré l'environnement social foisonnant et omniprésent, la solitude n'était pas exclue. Certaines reines, malgré leur appartenance à des familles parmi les plus riches du monde, paradoxalement, n'avaient pas d'argent personnel dans leur poche pour s'acheter une bagatelle au commerce du coin.

La purdah

Littéralement, purdah signifie « rideau »; en l'occurrence « vivre derrière le rideau ». Dans certaines régions de l'Inde, les femmes des familles princières sont demeurées en purdah même plusieurs années après l'Indépendance en 1947. Traditionnellement, les femmes du palais vivaient dans la zenana, grosso modo l'équivalent du gynécée des sociétés grecque et romaine de l'Antiquité; des quartiers leur étaient exclusivement réservés, gardés par des eunuques et dont toute présence masculine, hormis celle du mari, était exclue. Les femmes de la royauté n'avaient même pas idée de l'allure de la façade du palais où elles passaient leur vie. Les murs de leurs balcons devaient être suffisamment hauts pour qu'« un homme debout sur un éléphant ne puisse les apercevoir ». La voyageuse Fanny Parks qui visitait une zenana à Calcutta dans les années 1830, décrivait les quartiers féminins comme des lieux « d'enchantement et de mystères ». « Les femmes y sont légèrement vêtues d'un voile de soie de Bénarès, presque transparent, et leurs bras et cous sont lourdement couverts de bijoux » révélait-elle. Dans la zenana, les reines et les princesses, flanquées de leurs dames de compagnies, de leurs servantes et de tout leur personnel domestique – un total qui pouvait compter jusqu'à quelques centaines de personnes – occupaient leurs journées à lire, à réciter de la poésie, à jouer d'un instrument ou à se promener à cheval dans leurs jardins barricadés.

La plaie royale

La mort causée par l'excès d'alcool et les conséquences de l'alcoolisme ont marqué de façon importante les familles royales indiennes, essentiellement ses membres masculins. Nombreuses sont celles qui ont perdu un mari ou un fils par l'alcool. S'ils ne sont pas décédés de maladies directement liées à l'alcoolisme, ils sont morts en déboulant les escaliers, dans des accidents de voitures, dans des bagarres ou dans d'autres circonstances sentant fort l'alcool.

Des reines de fer et de glamour

Elle est peut-être la princesse indienne la plus connue de la planète, régulièrement citée comme l'une des plus belles femmes au monde : Gayatri Devi, dont le véritable prénom est Ayesha (pour la petite histoire, «Gayatri» est le nom qui lui a été donné sur le conseil d'un astrologue suggérant un prénom commençant par l'auspiciuse lettre «G», tandis qu'«Ayesha», communément usité par les proches, a été donné par la mère de la nouvelle-née qui au moment de la grossesse lisait un roman dont l'héroïne portait ce prénom).

Ayesha, communément désignée en Inde comme la «reine-mère», a aujourd'hui plus de quatre-vingt ans et vit au Rajasthan dans une partie de l'ancienne demeure royale de la famille des Jaipur, dont le reste a été transformé en hôtel de luxe. Même si elle ne sort plus autant que dans sa tendre jeunesse, l'ex-reine fait encore partie de la scène sociale locale, et on peut parfois l'apercevoir dans la section VIP lors d'un match de polo ou en page trois du cahier People.

Outre sa beauté et sa vie en forme de conte de fée — du moins la première moitié où elle est devenue la troisième épouse de son amour de jeunesse, le flamboyant et richissime Maharajah de Jaipur, «Jai» pour les intimes; l'autre partie de sa vie ayant été marquée par la mort de ce dernier, suivie de celle de son fils unique — l'ex-Maharani de Jaipur, désormais la capitale de l'Etat du Rajasthan, est également connue mondialement pour figurer dans le livre Guinness des records comme la parlementaire ayant gagné son siège avec le plus de voix.

De son temps, la mère d'Ayesha, Indira de Cooch Bihar, était également un personnage haut en couleur. Contre la volonté familiale, elle a aussi fait un mariage d'amour, acte pour le moins inhabituel et courageux dans un contexte culturel et social où l'union des princes et des princesses est affaire d'Etat (cela dit, elle ne s'est pas mariée avec le chauffeur, mais avec le prince Jitendra Narayan qui avait le malheur de ne pas être le premier sur la liste des héritiers de la couronne, mais qui par un concours de circonstances est devenu Maharajah).

Son mari, alcoolique, est mort jeune, à 36 ans, la laissant seule avec cinq enfants et un royaume à gérer. Elle a vaqué aux affaires de son Etat d'une poigne de fer tout en menant une vie de jet set, rayonnant entre l'Europe et le sous-continent. Joueuse infatigable, on dit qu'elle faisait converger vers elle tous les regards dans les casinos les plus huppés de Monte-Carlo avec son porte-cigarette longuissime et sa tortue à carapace incrustée de diamants et de rubis lui servant de talisman. La légende veut qu'à Paris, elle ait dansé sur une table avec de coûteuses émeraudes pour tout habit.

Loin d'être la veuve éplorée incapable de se remettre de la mort de son mari adoré, elle est connue pour avoir eu une longue liste d'amants, dont les plus beaux et les plus riches hommes du monde. Ce qui étonne n'est pas tant le comportement de la Maharani de Cooch Bihar (certaines mauvaises langues françaises l'appelaient la Maharani de «Couche-partout»), mais le fait qu'elle s'en soit tirée si aisément et avec tant de grâce, dans un pays où, encore aujourd'hui, une fatwa populaire peut être prononcée pour bien moins que ça.

3^e UNIVERSITÉ D'ÉTÉ D'ATTAC SUISSE

Les droits des personnes s'arrêtent-ils là où commence la liberté d'entreprise ?

GÉNÉRATIONS PRÉCAIRES ?

Laurence Parisot, présidente du MEDEF, l'organisation du patronat français, déclarait peu après sa nomination : «La liberté de pensée s'arrête là où commence le Code du travail».

Les politiciens cachent de tels concepts derrière des mots plus politiquement correct comme «la compétitivité» ou «l'adaptation au marché». Pourtant, c'est à travers les politiques néolibérales que sont mis en place les cadres permettant aux entreprises de profiter de meilleures conditions. Main d'oeuvre flexibilisée, lois du travail assouplies, sécurité sociale diminuée, fiscalité allégée, autant de décisions politiques prises pour satisfaire les exigences de la «compétitivité». Ainsi, la menace contre nos droits se fait de plus en plus ciblée et complexe. Les politiques,

dans des domaines cruciaux pour la vie comme l'éducation, la santé, la protection de l'environnement, la fiscalité ou la sécurité, s'apparentent à une véritable «mise au pas des individus».

Afin de mieux comprendre et lutter contre ce mécanisme, l'université d'été d'Attac propose d'aborder cette thématique à travers différents ateliers et conférences : migration / immigration, chômage / pauvreté / précarité, politique sociale, discours sécuritaire, éducation / formation.

Information et réservation :

attac Bienne,
case 4314, 2500 Bienne 4
bienne@attac.org
www.suisse.attac.org



1-3 SEPTEMBRE 2006 – BIENNE